



La traduction d'ouvrages français en espagnol au XVIIIe siècle

Philippe Loupès, Jean - Marc Buigues, Jean-Pierre Dedieu

► To cite this version:

Philippe Loupès, Jean - Marc Buigues, Jean-Pierre Dedieu. La traduction d'ouvrages français en espagnol au XVIIIe siècle. *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, 2004, pp.209 - 226. <halshs-00004688>

HAL Id: halshs-00004688

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00004688>

Submitted on 22 Sep 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les traductions d'ouvrages français en espagnol au XVIIIe siècle

Outre le rôle dominant général de la culture française, sur lequel nous ne nous attarderons pas, mais dont on trouvera ci-dessous des expressions enthousiastes, la traduction d'ouvrages religieux français en espagnol au XVIIIe siècle s'inscrit dans deux contextes liés, que nous différencierons pour des raisons de clarté.

L'histoire culturelle de l'Espagne est le premier d'entre eux. Elle est dominée par la monarchie. Celle-ci conduit une véritable révolution culturelle, qui consiste à centrer la culture nationale, dans ses formes et ses contenus, autour de la personne et des goûts du monarque, ou plutôt du groupe de techniciens qui, dans les Secrétariats d'État, l'administration des finances ou l'armée, entoure des souverains qui ne sont pas tous des personnalités de premier plan. Le but est politique: accroître la sphère d'action du monarque face au pouvoir de résistance des municipalités et les royaumes, qui au début du siècle encore, et en Castille, réussissent à bloquer les tentatives de réforme de Philippe V. Ils le purent parce que leur action était perçue comme légitime. Autrement dit, un ensemble de représentations largement partagé freinait l'expansion du pouvoir royal. Les souverains entreprirent de le briser. Création des académies (1714-1744), réforme des études de droit (1769-1771), expulsion des jésuites (1767) sont les aspects les mieux étudiés de cet affrontement. Il y eut aussi une politique systématique d'édition, dont les effets se font sentir dans la seconde moitié du siècle, avec la multiplication des traductions / adaptation d'œuvres fondamentales, élaborées sous des cieux plus cléments, dont le contenu repose sur une vision différente des relations entre le roi et son royaume¹. La traduction apparaît ainsi comme une arme juridico-politico-culturelle.

Le premier épisode d'affrontement ouvert entre Philippe V et le royaume de Castille fut marqué par l'affaire Macanaz (1713-1715). Son déroulement avait mis en évidence si besoin était le lien étroit entre le politique et le religieux: que l'inquisition jugeât Macanaz montrait simplement que l'opposition politique trouvait sa légitimité dans un système de représentations lié à la religion. Il est connu tous combien le XVIIIe siècle espagnol est marqué par un effort soutenu et systématique de la monarchie pour prendre effectivement le contrôle de l'organisation ecclésiastique. On peut trouver à cet objectif des antécédents dans la tradition locale. Poussé cependant au point où on la pousse, l'offensive royale dépasse la traditionnelle dialectique de collaboration / rivalité entre les pouvoirs laïques et ecclésiastiques qui servait depuis toujours de base à l'ecclésiologie espagnole. La production nationale n'offre plus aux juristes du roi les appuis suffisants dans la démarche nouvelle qu'ils entreprennent. Le recours à une pensée étrangère est nécessaire. Les textes d'origine protestante étant exclu, il ne reste guère que la France gallicane ou Venise pour fournir des exemples de ce que l'on veut obtenir et des précédents sur lesquels fonder des revendications nouvelles.

Si le premier contexte est politico-religieux, le second est spécifiquement ecclésiastique. L'idée de réforme est plus présente que jamais dans l'Église d'Espagne. Sa hiérarchie la pousse à assumer jusqu'au bout les directives du Concile de Trente, dont les décrets correspondent bien aux attentes du monarque. Insistance sur la pastorale, sur l'encadrement paroissial, sur le pouvoir des évêques - tant du moins qu'ils se plient aux volontés du roi -; méfiance à l'égard des ordres religieux, des bénéficiers trop indépendants des évêques et dont le rapport à la société civile ne marque pas suffisamment, au gré du souverain, la différence entre le profane et le religieux. Dans le premier contexte, l'ecclésiologie était au premier plan, à un niveau de haute généralité: qui commande dans l'Église? Dans le second, elle est toujours très présente, à un niveau plus terre à terre: comment doit s'organiser l'Église pour assumer les tâches d'encadrement des populations et

¹ Voir ci-dessous 1ère partie.

de diffusion des idéaux du roi que la monarchie lui assigne? Dans ce domaine aussi, la France a des choses à dire.

Tels sont les éléments qu'il nous semble important de prendre en compte en abordant l'analyse d'une production culturelle, le livre, dont la diffusion et la production sont contrôlés de très près par l'État, non seulement par le biais des autorisations de publication et de censure, mais encore par des mesures positives d'aide à la diffusion, dont la moindre n'est pas l'usage systématique du patronnage royal pour récompenser les auteurs et traducteurs méritants, spécialement les ecclésiastiques.

I. Les traductions d'ouvrages religieux français dans la production imprimée espagnole du XVIIIe siècle

Il est toujours délicat de mesurer de façon globale l'activité éditoriale dans les sociétés d'Ancien Régime parce qu'il n'existe pas de sources statistiques centralisées. Pour l'Espagne cependant, l'informatisation de la magnifique et exemplaire *Bibliografía de autores españoles del siglo XVIII* de Francisco Aguilar Piñal nous a permis de tenter une première approche². La *Bibliografía* liste, édition par édition, les œuvres nouvelles publiées pour la première fois en castillan au XVIIIe siècle et dont au moins un exemplaire est conservé de nos jours ou mentionné anciennement dans des catalogues fiables. Elle ne reflète donc ni l'ensemble de la production espagnole - manquent les ouvrages en langues régionales, peu nombreux, et surtout les ouvrages en latin, très nombreux -, mais elle contient toutes les traductions³. Elle est donc utilisable pour nos fins, à la seule réserve qu'elle ne permet de resituer les œuvres étudiées que dans le contexte de la production de langue castillane.

La statistique du nombre des éditions montre, à l'évidence, le renouveau de la production espagnole dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : elle est multipliée par trois entre le début du siècle et les années quatre-vingts. Ajoutons-y l'apparition de nouveaux centres typographiques un peu mieux répartis sur l'ensemble du territoire et des imprimeurs plus nombreux⁴. Parmi les interrogations que suscite ce renouveau figure en premier lieu la question de la place qu'y tiennent les traductions, et plus particulièrement les traductions à partir du français. La traduction est une activité au cœur des Lumières qui, pour l'Espagne,

² Aguilar Piñal (Francisco), *Bibliografía de autores españoles del siglo XVIII*, CSIC, Madrid, 1981-2001, X tomes. L'essentiel de l'ouvrage a été informatisé dans la base de données NICANTO, développée par l'UMR-TEMIBER (Maison des Pays Ibériques, Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3), sous la direction de François Lopez, Jean-Pierre Dedieu et Jean-Marc Buiguès. Cf. Jean-Pierre Dedieu, "El sistema Nicanto", *Bulletin Hispanique*, 1997, n° 99, 2, p. 325-336.

³ Les principes de délimitation du corpus d'Aguilar Piñal ont, dans la pratique, souffert quelques entorses : figurent dans son recueil, en effet, des ouvrages publiés dans d'autres langues que le castillan ou hors du XVIIIe siècle *stricto sensu*. Pour les premiers (905 ouvrages publiés dans les langues suivantes, par ordre décroissant d'importance : latin, italien, français, anglais, allemand, portugais, catalan, grec, hollandais, hébreu et basque), il s'agit pour l'essentiel de traductions d'ouvrages nouveaux publiés antérieurement par un auteur en castillan ou d'ouvrages publiés dans plusieurs langues (dictionnaires, etc.). Les ouvrages publiés avant 1700 (assez rares) ou après 1799 (c'est le cas le plus fréquent) sont des exceptions. Pour ces derniers, leur présence est un effet direct de l'application de l'un des principes retenus par Aguilar Piñal : si un auteur publie une œuvre nouvelle en castillan au XVIIIe siècle, alors c'est l'ensemble de sa production qui est envisagé. S'il s'agit d'un auteur qui commence à publier à la fin du XVIIIe siècle, figureront également ses œuvres publiées après 1799. En ce qui concerne donc les titres antérieurs à 1700, la base ne mentionne que 31 titres concernant une dizaine d'auteurs. A l'échelle de l'ensemble (quasiment 23 000 titres) on peut considérer que le principe est bien appliqué, en revanche 5502 titres sont des ouvrages publiés à partir de 1800, ce qui est, somme toute, logique puisque tous les auteurs qui ont commencé à publier avant la fin du XVIIIe siècle sont ensuite étudiés pour l'ensemble de leur production qui peut, le cas échéant, se poursuivre, ou être rééditée, au XIXe siècle. Cette particularité offre donc la possibilité, non exhaustive, de suivre la fortune d'un ouvrage sur parfois plusieurs siècles, mais interdit toute exploitation statistique en dehors du cœur de cible défini par l'auteur³. Seuls les huit premiers volumes de la *Bibliografía*, publiés entre 1981 et 1995 et totalisant 22 993 fiches², ont été informatisés.

⁴ Cf. Bouigues (Jean-Marc), "Evolución global de la producción", dans le volume consacré au XVIIIe siècle dirigé par François Lopez, de *l'Historia de la edición y de la lectura, siglos XVI-XIX*, Fundación Germán Sánchez Ruipérez, Madrid, sous presse.

peut servir de baromètre de son ouverture à l'espace européen, aux idées nouvelles, même si une partie des élites espagnoles, capable de lire le français, peut, au moins en théorie, accéder directement aux ouvrages qui viennent de France⁵.

[Insérer ici tableau 1]

Les 1920 éditions de traductions recensées pour le XVIII^e siècle au sens strict représentent quasiment 13% de la production totale mesurée en nombre d'éditions. Sur l'ensemble du siècle, la courbe de la production générale d'œuvres nouvelles et la courbe des traductions en castillan mettent en évidence une progression constante et générale, même si on peut distinguer un certain nombre de temps forts, de paliers, voire de régressions occasionnelles. Ainsi la courbe générale marque une légère diminution de la production dans la décennie 40-49 (moins 4,2%) qui correspond à la fin du règne de Philippe V. Plus grave est la baisse qui suit l'expulsion des jésuites en 1767 et que traduit nettement la courbe puisque la décennie 70-79 connaît une chute de 19,7% par rapport à la précédente. Enfin, la décennie 90-99, avec une baisse de 9,1%, accuse l'impact, en matière de circulation des écrits, du cordon sanitaire, conséquence directe de la Révolution française, mis en place à partir de septembre 1789 par Floridablanca. Il n'en demeure pas moins vrai que la production d'œuvres nouvelles est multipliée par deux entre le début et la moitié du siècle, et augmente à nouveau de 50% entre le milieu du siècle et les deux dernières décennies, qui constituent un véritable âge d'or de l'édition espagnole.

La courbe des traductions est, dans son allure générale, très proche de celle du total des publications: en constante progression avec deux périodes de léger recul qui correspondent d'ailleurs à celles de la courbe générale, la décennie des années 40 et celle des années 90. En revanche la décennie des années 70 qui se caractérise dans la courbe générale par une diminution de la production n'offre pas du tout le même profil dans le cas des traductions : on peut envisager à titre d'hypothèse provisoire que les jésuites ne jouaient pas le même rôle dans les traductions que dans la production générale.

Toutefois, le rythme de croissance n'est pas identique : en un siècle, le nombre de traductions est multiplié par plus de vingt alors que celui du total des publications ne fait que tripler. Dès le milieu du siècle, le nombre des traductions a quintuplé, et le mouvement s'accélère encore à partir des années 1770. Conséquence directe : le poids des traductions dans l'ensemble de la production augmente au fil des ans. Légèrement inférieur à 3% au début du siècle, il frôle la barre des 10% dans les années 1760-70 pour s'établir au-delà de 20% à partir de 1770 et friser le quart à la fin du siècle. Si l'effort éditorial d'ensemble est important, tout particulièrement après 1770, il l'est encore bien davantage dans le domaine des traductions.

Nous raisonnons en titres. Or, les occasionnels de moins de cinquante pages représentent dans la *Bibliografía* plus de 50% de l'ensemble des titres mentionnés jusque vers 1720, entre 35 et 40% par la suite, jusqu'à la fin du 18^{ème}⁶. En revanche, entre 85 et 97% des ouvrages traduits, selon les époques, ont plus de 50 pages. Si l'on raisonne donc non plus tous types d'ouvrages confondus, mais uniquement sur les livres, sans doute de vecteurs plus efficaces du transfert culturel, il faut donc réviser largement à la hausse le poids des traductions: jusque vers 1740, 7 à 8 % des livres publiés, entre 1740 et 1770

⁵ On consultera la remarquable série de travaux dirigés par le grand spécialiste espagnol en ce domaine, le professeur Francisco Lafarga (éd.), *La traducción en España (1750-1830). Lengua, literatura, cultura*, Lérida, 1999, et *El teatro europeo en la España del siglo XVIII*, Lérida, 1997.

⁶ L'imprimé n'est pas forcément un livre. Sans entrer dans le débat qui oppose les spécialistes sur le nombre de pages à partir duquel il le devient, faisons nôtre le seuil de cinquante pages que bon nombre d'auteurs prennent pour critère, tout en ayant conscience qu'il est sans doute grossier et que pour un certain nombre d'ouvrages il est même sans doute faux. La " littérature occasionnelle " comprend pour l'essentiel des éditions de sermons, d'oraisons, de discours, des récits d'événements notables...

nettement plus de 10%, après 1770, un bon quart, certainement pas loin du tiers à la veille de la Révolution française⁷.

L'examen du titre complet est précieux car il fournit souvent la mention explicite de la langue de départ, et dans certains cas au moins, le nom du traducteur⁸. Ces données sont présentes dans l'immense majorité des traductions. On compte une douzaine de langues, mais elles sont loin de peser de la même façon. Parmi les moins traduites figurent le turc (1 titre), l'hébreu (1 titre), le hollandais (5 titres) et l'arabe (7 titres). Ces ouvrages, tous ensemble, représentent moins de 1% du total des traductions. Vient ensuite un second groupe composé de l'allemand (16 titres), du grec (22 titres) et du catalan (26 titres), qui représentent chacune entre 0,75% et 1,22% des traductions. Entre 2% et 5% on trouve le portugais (51 titres) et l'anglais (87 titres). Enfin trois langues occupent le haut du pavé: le latin (302 titres et 14%), l'italien (467 titres et 22%), le français surtout, hors catégorie (1137 titres et 51%). Ces trois langues représentent à elles seules 90% des ouvrages traduits⁹. La prédominance du français est éclatante, on le voit!

Reste à déterminer, parmi ces ouvrages transcrits du français, la part du religieux. Elle est prépondérante et relativement stable autour de 40% des titres, avec un palier plus élevé (aux environs de 50%) sous le règne de Philippe V, palier sur lequel la faiblesse des chiffres absolus en cause nous interdit de trop insister. Il est remarquable, en revanche, que le pourcentage baisse très sensiblement au cours de la dernière décennie du siècle, postérieure déclenchement de la Révolution. Cette tendance est confirmée par les données de la *Bibliografía* concernant les premières années du XIXe siècle, données incomplètes mais sans doute représentatives lorsqu'exprimées en pourcentage: le religieux ne représenterait plus à ce moment-là que 13% des traductions du français. C'est entre 1770 et 1799 que l'on traduit le plus d'ouvrages religieux, marque certaine de l'intérêt du souverain, et sans doute du public éclairé, pour l'expérience religieuse française à une époque où le roi est en train de prendre en main son église comme jamais il ne l'avait fait. [Insérer à ce niveau le tableau II]

II Les ouvrages traduits

Comme on pouvait le supposer, la production religieuse française n'est pas traduite de façon homogène. Le "filtre" hispanique fonctionne, filtre qui valorise par exemple certains ouvrages en rapport avec la péninsule, comme cet *Abrégé historique de la vie du faux prophète Mahomet*¹⁰ ou *l'Histoire du cardinal D. fr. Ximenez de Cisneros*¹¹. Il y a des thèmes sur-représentés; d'autres, en revanche, sont minorés. Ces choix correspondent-ils à la demande du lectorat, aux choix commerciaux des éditeurs, aux directives de l'ordinaire, aux exigences de la censure? Dans la première phase de cette enquête, il est difficile de le dire ; dans un premier temps, bornons-nous à constater.

A constater d'abord le poids énorme des ouvrages du XVIIIe siècle, "le grand siècle des âmes" dans le royaume des lys, époque où l'Eglise de France exerce au sein de l'Eglise

⁷ Le calcul non plus en nombre d'éditions, mais en nombre de pages, confirme ces chiffres. La seule variation notable est un surhaussement des années 1750-1755 sous l'effet de la parution d'une traduction de l'énorme *Année Sainte*, du P. Croiset.

⁸ La *Bibliografía* ne permet d'apprécier qu'il s'agit d'une traduction que par l'examen du titre. Cela signifie qu'un certain nombre d'entre elles nous ont échappé et que les chiffres que nous citons ici ne sont que des approximations plutôt sous-évaluées

⁹ Ces chiffres ont été calculés sur la période 1700-1809. Les valeurs absolues ne correspondent donc pas tout à fait à celles que nous citons dans les tableaux ci-dessous, qui concernent, eux, la période 1700-1799.

¹⁰ Pastoret, *Compendio historico de la vida del falso profeta Mahoma que escribio en frances en 1787*, Madrid, Traggia, 1787.

¹¹ Fléchier, *Historia del senor cardenal D. Francisco Ximénez de Cisneros*, Madrid, P. Marín, 1773, 496 p.

universelle une sorte de magistère tacite. Alors que les Lumières triomphent, tout au moins dans les sphères élitistes et gouvernementales, les Espagnols continuent de se passionner pour les grands classiques français du XVII^e siècle; et les tensions révolutionnaires, souvent assorties en Espagne de gallophobie, ne freinent pas le mouvement. Les auteurs les plus prisés sont généralement les représentants du courant le plus austère, marqué par l'augustinisme, en un siècle augustinien par excellence : le P. Caussin, jésuite et confesseur de Louis XIII, avec sa *Cour sainte*¹², le P. Senault, supérieur général de l'Oratoire, avec *L'Homme criminel*¹³ et surtout Bossuet. Dans sa récente *Histoire des curés*, Nicole Lemaitre écrit : "Il faudrait étudier le succès de Bossuet dans l'Espagne des Lumières"¹⁴. Avec la *Bibliografía* et les fichiers de la Bibliothèque nationale de Madrid, c'est une entreprise possible. La plupart des oeuvres majeures de Bossuet passent en castillan, mais trois dominent l'ensemble : *Le Discours sur l'histoire universelle*, *La Politique tirée de l'Ecriture sainte* et *L'Histoire des variations des Eglises protestantes*. Il s'agit d'ouvrages volumineux de 500 à 1500 pages, en plusieurs tomes, qui intéressent particulièrement les éditeurs madrilènes Miguel José Fernandez et Andres Salcedo. Bossuet passionne les Espagnols par l'ampleur et la variété de son génie, par son orthodoxie et aussi par son gallicanisme. Comme l'a montré Antonio Mestre Sanchis, les fortes tensions entre le Saint-Siège et la couronne d'Espagne, surtout sous le règne de Philippe V¹⁵, font de lui une utile caution.

Si Bossuet impressionne favorablement les Espagnols par la profondeur de sa pensée, il les attire également par son génie rhétorique et son éloquence. En 1774, l'éditeur valencien Benito Monfort publie les *Sermons* de l'évêque de Meaux en 1800 pages et six volumes. Au travers de Bossuet et par-delà Bossuet, la prédication française fascine l'Espagne du XVIII^e siècle. Dans un très long discours préliminaire à une oraison funèbre de Louis XV, un traducteur espagnol exprime avec fougue son admiration : "Les Français, hommes sages et illustres, qui possèdent toutes les sciences au plus haut degré de perfection se sont également faits une place éminente dans la chaire". Les orateurs français impressionnent par leurs pensées "élevées et sublimes", mais aussi par "l'intelligence de leur propre langue"¹⁶. Outre Bossuet, les autres grands ténors de la chaire sont présents : Massillon, Fléchier et surtout Bourdaloue. Mais les Espagnols trouvent aussi des grâces à des orateurs que la postérité n'a pas retenus, comme Charles Frex de Neuvile, prédicateur de Louis XV, ou bien Lafiteau, évêque de Sisteron; les sermons de ce dernier sont publiés à Valence, à peine huit ans après que le prélat les eut rassemblés. Avec une finalité des plus pratiques, la prédication la plus prosaïque franchit les Pyrénées, avec un manuel de Monsieur Chevassu, intitulé *Le Missionnaire paroissial ou Sermons pour tous les dimanches de l'année. Oeuvre des plus utiles pour les curés de paroisse et tous ceux qui exercent le ministère des âmes*. Enfin, en forme de bilan, sort à Valladolid, en 1793, *Le parfait orateur, recueil tiré des prédicateurs français les plus célèbres*.

¹² Le fait que le P. Caussin se soit opposé à la politique de Richelieu peut avoir joué auprès des Espagnols en sa faveur. Le nombre des traductions de *La Cour sainte* conservées à la B.N. de Madrid est impressionnant. Il s'agit surtout de traductions du XVII^e siècle; mais on continue de traduire l'ouvrage au siècle suivant. Parmi les autres oeuvres de Caussin traduites, mentionnons *La jordana del buen cristiano*, *Día cristiano*, *Reyno de Dios*, *Padre espiritual*, *Tratado de su gobierno*, *La Sabidura evangélica* (Madrid, 1797).

¹³ Juan Francisco Senault, *El hombre reo o la corrupción de la naturaleza por el pecado, conforme a la doctrina de San Agustín*, Madrid, L. de las Casas, 1731, 2 vol. 600 p.

¹⁴ Nicole Lemaitre, *Histoire des curés*, Paris, Fayard, 2001, p.220.

¹⁵ Les relations diplomatiques sont rompues à deux reprises, en 1709, durant la guerre de Succession d'Espagne, et en 1736 lors de l'accession de D. Carlos au trône de Naples. Après le demi-échec du concordat de 1737, le concordat de 1753 règle les différends majeurs, mais le réalisme et le rêve d'une Eglise nationale perdurent.

¹⁶ Juan Bautista Beauvais, *Oración fúnebre de Luis XV el amado, pronunciada en la Iglesia de la Abadía de San Dionisio, el día 27 de julio de 1774*, Madrid, B. Roman, 1774, 185 p.

Ainsi, l'éloquence sacrée soulève et enflamme les Espagnols, mais ces derniers ne perdent pas pour autant le sens des réalités concrètes. Il y a chez eux une volonté de vivre leur foi dans leur état et dans leur condition, qui révèle la profonde pénétration du salésianisme dans la péninsule.

Si la vie consacrée est appréciée à sa juste valeur¹⁷, si l'intérêt pour la formation du clergé est attesté par la traduction des célèbres *Conférences d'Angers*, l'état des laïcs voués à Dieu dans le siècle n'en suscite pas moins la plus grande attention de la part des éditeurs. Le salésianisme est pleinement intégré et assimilé grâce à la traduction de *L'introduction à la vie dévote*, à des résumés qui se proposent d'initier à *L'esprit de saint François de Sales*, et surtout grâce à des traités pratiques datant souvent du XVIIIe siècle, qui tendent à démontrer la pertinence de la célèbre formule de l'évêque de Genève : "C'est une hérésie de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans... Où que nous soyons, nous pouvons aspirer à la vie parfaite". L'état de perfection peut être atteint dans son état, dans sa condition, grâce à un effort de recollection. Il n'est pas nécessaire de s'enterrer dans un couvent ou de fuir dans un désert pour trouver Dieu, comme le montre l'anonyme *Instruction d'une dame chétienne pour vivre saintement dans le monde*. Les *Mémoires de la baronne de Bateville*, au sous-titre expressif, *La Veuve parfaite*¹⁸, et *La Retraite pour les Dames*¹⁹ du R.P. jésuite François Guilloré explicitent ce mode de vie quasi consacrée, mais dans le siècle. Les militaires peuvent également expérimenter l'esprit salésien, grâce à divers ouvrages comme cette *Instruction militaire chrétienne*, traduite par le capitaine D., à l'usage des cadets du Collège militaire royal de Ségovie. Il n'est pas jusqu'aux domestiques qui ne soient l'objet de la sollicitude chrétienne avec *Les obligations des maîtres et celles des domestiques* de l'abbé Claude Fleury.

Cette volonté de vivre dévotement dans le siècle introduit à une autre catégorie abondamment représentée : les ouvrages pieux qui organisent le temps religieux. Dans cette catégorie, les auteurs sont assez nombreux et les oeuvres très longues. Le record est détenu par *L'Année chrétienne ou exercices dévots pour tous les jours de l'année*, par le P. Jean Croiset. Les nombreuses traductions du XVIIIe siècle culminent avec celle de 1804, par la Compagnie royale des imprimeurs : 5 400 pages en 18 volumes ! Mais il convient également de citer les noms de Rancé et Joachim Castellot, avec de ce dernier, *L'Histoire des fêtes de l'Eglise* et *La Semaine sainte*, qui enseigne "ce qu'il y a de plus spécifique et de plus instructif dans les offices religieux de chaque jour". Mentionnons également le *best-seller* d'un jésuite anonyme, sans cesse réédité entre 1708 et 1773 : *La Retraite spirituelle pour un jour de chaque mois*, ouvrage des plus utiles "pour la réforme des moeurs et pour se préparer à une bonne mort par une sainte vie". Cet ensemble de manuels sur l'organisation du temps religieux est complété par de nombreuses instructions et des traités sur la vie sacramentelle.

Parmi les thèmes dominants, signalons enfin une catégorie largement représentée : celle des grands classiques de l'ecclésiologie. Ce n'est pas une surprise dans un royaume qui a particulièrement le sens de l'Eglise universelle. La réflexion ecclésiologique s'articule en priorité autour du peuple de Dieu, avec les oeuvres de l'abbé Claude Fleury, confesseur de Louis XV et *L'Histoire du peuple de Dieu* du R.P. jésuite Berruyer. Son oeuvre majeure et monumentale (12 volumes, 3 600 pages), publiée en France en 1728, connaît en Espagne le

¹⁷ Miguel Angel Marín, religioso mínimo, *La perfecta religiosa. Obra igualmente útil a todas las personas que aspiran a la perfección*, Tarragone, 1781, 461 p.

¹⁸ Baronesa Bateville, *Memorias de la Baronesa de Bateville o la viuda perfecta. Obra útil para las personas de todos estados en ambos sexos*, Malaga, J. Garcia de Segovia, 1795, 2 vol. 600p. L'oeuvre est traduite par un colonel du Régiment de cavalerie de la Côte de Grenade, membre d'honneur de l'Académie royale de San Carlos.

¹⁹ Francisco Guilloré, *Retiro de Damas, con los exercios que deben praticarse en él*, Madrid, A. Irisarri, 1782, 174 p.

succès très groupé de quatre éditions en dix ans (1746-1755) chez l'éditeur madrilène Antonio Espinosa.

Face aux thèmes majeurs, la sous-représentation d'autres thèmes ne laisse de surprendre de prime abord : la théologie proprement dite, l'hagiographie, le culte marial. Mais cette sous-représentation, toute relative d'ailleurs pour le culte de la Vierge, a sa logique hispanique. L'Espagne, avec Salamanque, surnommée la "petite Rome", n'a pas de leçon à recevoir dans le domaine de la science de Dieu et d'ailleurs, les grands in-folio de théologie sont toujours écrits en latin. Egaleme nt, le pays où tant de serviteurs de Dieu ont été portés sur les autels à l'époque tridentine, n'a pas besoin de chercher des modèles outre-Pyrénées, même si la France du "grand siècles des âmes" donne à l'Eglise universelle quelques saints de renom. D'ailleurs, le père José Francisco de Isla, le traducteur jésuite de *L'Année chrétienne*, signale comme difficulté de traduction le problème des saints qui ne sont pas priés dans l'Eglise d'Espagne, une Eglise centrée sur des vies "nationales" comme il l'écrit. On ne relève guère qu'une anonyme *Vie de Saint Félix de Valois*²⁰, saint qui ne trouve grâce auprès d'une Espagne méditerranéenne qu'en tant que fondateur des Trinitaires, qui oeuvrent dans le rachat des captifs. Dans l'étude de la cour céleste, on en reste au domaine des généralités et des principes avec *L'Analyse de l'oeuvre de Benoît XIV sur les béatifications et les canonisations*²¹ de Nicolas Baudeau, ou à la dévotion très classique à la Sainte Famille : sainte Anne, saint Joachim et surtout saint Joseph, dont le culte connaît un grand essor tant en France qu'en Espagne. Paradoxalement, dans une Espagne souvent accusée de "mariolâtrie", une Espagne qui anticipe sur le futur dogme de l'Immaculée Conception, les ouvrages sur Marie en provenance de France sont rares. *La Journée du chrétien esclave de la Mère de Dieu* du P. Croiset²² bénéficie probablement de l'effet d'entraînement des nombreuses oeuvres dues à la plume du prolixe jésuite. En revanche, l'ouvrage essentiel du P. Crasset, *La véritable dévotion envers la Sainte Vierge, étendue et défendue*, n'a pas intéressé les éditeurs espagnols, alors que l'auteur est bien connu dans la péninsule, comme le montre la traduction de ses traités sur la préparation à la mort. La raison en est simple : l'Espagne est déjà suffisamment pourvue en ouvrages à la gloire de Marie. Dans le domaine des dévotions, il est cependant un culte pour lequel l'Espagne est demanderesse : celui du Sacré-Coeur de Jésus. C'est en France avec saint Bernard, avec saint Jean Eudes et surtout récemment avec la visitandine de Paray-le-Monial, sainte Marguerite-Marie Alacoque, que ce culte, à la fois ancien et nouveau, a connu le plus grand essor. Antidote au jansénisme et au philosophisme, ce culte sensible, diffusé par les jésuites, ne peut que séduire les Espagnols; d'où la traduction des grands classiques au premier rang desquels figure *La Dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, moyen non moins puissant que suave, pour assurer le salut en toute sortes d'états...* du P. Croiset. La maison Pedro Peñalosa publie ce gros ouvrage (deux volumes, 600 pages) au moins dix fois entre 1734 et 1829, dans plusieurs grandes villes d'Espagne : Madrid, Barcelone, Valence, Salamanque, Pampelune.

Il est enfin un dernier domaine, au demeurant passablement représenté, qui n'est cependant pas au niveau de nos présupposés de recherche : l'apologétique²³. Certes, l'apologétique française en Espagne est encadrée chronologiquement par deux oeuvres

²⁰ *Vida de S. Felix de Valois, Patriarca y fundador de la Orden de Santísima Trinidad, Redención de cautivos*, Madrid, Ortega, 1776, 302 p.

²¹ Juan Crasset, *La dulce y santa muerte*, Sevilla, M. Vázquez, 1779, 503 p. *Preparación para la muerte*, Palma de Mallorca, I. Lazuengos, 1788, 248 p.

²² Juan Croiset, *Diario del cristiano, siervo de la madre de Dios, traducido por varios siervos de la Virgen Santísima*, Valencia, Conejos, 1750, 337 p.

²³ . Voir Albert Monod, *De Pascal à Chateaubriand, les défenseurs français du Christianisme de 1670 à 1802*, Paris, 1916. Daniel Masseau, *Les ennemis des philosophes. L'anti-philosophisme au temps des Lumières*, Paris, A. Michel, 2000, 451 p.

majeures : d'une part *Les Pensées* de Pascal²⁴, d'autre part *Le Génie du Christianisme* de Chateaubriand. Certes, dans les années 1770, la publication à plusieurs reprises des *Avertissements du Clergé de France* "sur les dangers de l'incrédulité" est un mode d'approche original, qui traduit une réelle sensibilisation au problème. Mais, seulement trois grands noms de l'apologétique française sont présents : Caracciolo, l'abbé Claude Nonotte et l'abbé Bergier.

Le très disert Caracciolo, sans doute l'auteur français le mieux représenté dans notre panel, est massivement traduit chez le même éditeur madrilène, Francisco Nifo y Cagigal, avec des oeuvres fortes comme *La religion de l'homme de bien contre les nouveaux sectateurs de l'incrédulité* (sept éditions entre 1775 et 1788) ou *La langue de la raison contre les philosophes modernes* (huit éditions entre 1776 et 1808). Également, dans les années 1770-1790, l'abbé Nonotte figure avec ses meilleurs ouvrages : *Les erreurs historiques et dogmatiques de Voltaire* et *Le Dictionnaire anti-philosophique ou Commentaire correctif du Dictionnaire philosophique de Voltaire*. Enfin, *Le déisme réfuté par lui-même*²⁵ de l'abbé Bergier, bien connu par les travaux de S. Albertan-Coppola, est l'objet de la belle et fougueuse traduction d'un minime grenadin. Citons également un ouvrage anonyme d'une violence peu commune, *Le triomphe de la mort, en rapport avec la vie des trois soit-disant héros du XVIII^e siècle : Voltaire, d'Alembert et Diderot, avec démonstration par la narration simple et authentique de leur mort*.

Mais, à part les trois grands noms précédemment cités, on chercherait en vain ceux de Palissot, Guinée, Moreau, Fréron, Lefranc de Pompignan, Paulian, Chaudon... Si les Espagnols ont les moyens d'accéder à l'apologétique la plus agressive, en revanche, ils ne peuvent pas prendre connaissance en castillan de la plus grande partie de la production française dans ce domaine.

Avec l'éclatement de la Révolution française, non seulement les tendances précédemment dégagées perdurent, mais elles s'exaspèrent dans la tension. Il est vrai que les rapports franco-espagnols changent du tout au tout. Au Pacte de Famille, succèdent en 1789-1790, la méfiance et, à partir de 1792, l'affrontement militaire qui se terminera avec la paix de Bâle en 1795²⁶. Dans cette nouvelle conjoncture, le choix des ouvrages est plus marqué et il illustre bien la situation difficile d'un catholicisme attaqué de tous côtés.

Le ton des temps nouveaux est donné avec la traduction tardive d'ouvrages de Jean Puget de La Serre, auteur mondain du XVII^e siècle, qualifié pompeusement d'"historien de la France". Il faut se confronter au *Miroir qui ne flatte pas*²⁷ et admettre désormais *La sépulture des délices du Monde*. La douceur de vivre, déjà tenue en suspicion antérieurement, est à jamais révolue et il convient de méditer *Les réflexions chrétiennes*²⁸, surtout lorsque ces dernières émanent d'un guide aussi sûr que le P. de La Colombière, apôtre du culte du Sacré-Coeur. La *Lettre pastorale de l'Illustre évêque d'Amiens*, publiée à Cadix, éclaire pleinement comme le précise le sous-titre sur "les vrais et immuables principes de la Hiérarchie et sur la discipline de l'Eglise catholique contre les nouveautés pernicieuses qui viennent d'introduire dans le gouvernement ecclésiastique la nouvelle

²⁴ Pascal, *Pensamientos de Pascal sobre la religión*, Zaragoza, A. Boggiero, 1790. A signaler une autre édition par le même éditeur à Madrid, en 1805.

²⁵ Bergier, *El deismo refutado por sí mismo, o examen de los principios de incredulidad esparcidos en las diversas obras de M. Rousseau, en forma de cartas*, Madrid, B. Roman, 1777, 39 & p.

²⁶ Voir Philippe Loupès, *L'Espagne de 1780 à 1802*, Paris, Sedes, 1985, chap. IV, "L'Espagne et la Révolution française".

²⁷ Juan Puget de la Serre, *El sepulcro de las delicias del mundo...*, Madrid, Imprenta Real, 1792, 167 p. *El espejo que no adula*, Alacal de Henares, N. Heredero y Mayoral, 1794, 342 p.

²⁸ Claudio Colombiere, *Reflexiones cristianas*, Madrid, 1794, P. J. Gallarreta, 382 p.

Constitution civile du clergé". Grâce à un chapelain français, on peut aussi réfléchir sur la destinée tragiquement chrétienne de Louis XVI²⁹, descendant de saint Louis, et faire d'utiles comparaisons avec les persécutions des premiers siècles dans la monumentale *Peinture de l'Histoire de l'Eglise* en sept volumes, publiée à Madrid en 1796³⁰.

A la charnière des XVIIIe et XIXe siècles, la contre-offensive s'accélère, avec les noms illustres de l'abbé Barruel et de Chateaubriand. Alors qu'il avait fallu dix ans pour qu'un ouvrage aussi important que *Le Déisme réfuté par lui-même* de Bergier fût traduit, *l'Histoire du clergé français pendant la Révolution française* la bombe de l'abbé Barruel, le mythomane jésuite, passe rapidement en espagnol³¹. Dans un contexte polémique, avec l'accélération du temps révolutionnaire, les délais de traduction se raccourcissent pour répondre aux demandes d'un lectorat avide d'informations et de nouveautés. La meilleure illustration de ce processus est *Le Génie du Christianisme* qui fait connaître aux Espagnols "les beautés poétiques et morales de la religion chrétienne".

III Techniques de traduction

Si le choix des ouvrages traduits est important, les techniques de traduction ne le sont pas moins. On peut approcher ces dernières, d'une part grâce à la confrontation des originaux français et des traductions espagnoles, d'autre part avec l'analyse des préfaces.

Prologues, avertissements et préfaces des traducteurs, qui figurent dans environ deux-tiers des ouvrages, sont d'un très grand intérêt pour notre propos. De toute évidence, le traducteur veut établir le contact avec le lecteur. Par exemple, le jésuite traducteur de *L'Année chrétienne* de Croiset intitule son avertissement de façon éloquente "Celui qui y traduit à celui qui lit".

Certaines préfaces sont impressionnantes par la longueur. Par exemple, Domingo Morico, ecclésiastique qui dirige le Séminaire royal des nobles de Valence et qui fait connaître les sermons de Bossuet, rédige un prologue de 97 pages! Quant à la traduction de l'oraison funèbre de Louis XV, elle est pour le clerc régulier mineur Lucas Campo y Otazú, le prétexte pour placer un "Discours préliminaire du traducteur sur la prédication française" de 144 pages!

Ce qui frappe dans ces entreprises diverses, c'est le sérieux du travail. A défaut d'une représentation iconographique qui est très rare³², l'auteur traduit est souvent présenté dans une brève biographie et son oeuvre est mise en perspective. Par exemple, dans le prologue de la traduction de Bergier, le minime grenadin Nicolas de Aquino brosse le tableau d'une Espagne atteinte par la contagion : "Dans la conversation, on n'entend parler d'autres auteurs que de Bayle, Montequieu, Voltaire, Helvétius, Rousseau et autres catéchismes de l'impiété". Le fougueux traducteur dresse alors la liste des "livres pestilents" : "l'Emile, le Dictionnaire philosophique, le Système de la Nature, l'Examen de la religion, les Lettres persanes, le Christianisme révélé, le Commentaire philosophique, les Questions sur la tolérance". Lorsqu'il compare Voltaire et Rousseau, "les deux coryphées des incrédules", il juge Rousseau plus dangereux que "l'homme pervers" qu'est Voltaire, car les oeuvres du

²⁹ *Oración funebre de Luis XVI...por un capellán francés, bachiller en Sagrada Teología*, Barcelone, Murcie, Malaga, A. Jugla y Font, 24 p.

³⁰ *Pintura de la Historia de la Iglesia que contiene los sucesos más importantes, como son, la primera edad del Cristianismo, las persecuciones, los ilustres martyres...* Madrid, Fr. Escartin y Carrera, 7 vol. , 2100 p.

³¹ *Historia del clero en el tiempo de la Revolución francesa*. L'ouvrage est traduit par un prêtre de Malaga, Francisco Antonio Alemán y Fort, en 1799. Imprimé en trois volumes et 900 pages chez le libraire Iglesias y Martínez, lui aussi de Malaga, sa diffusion fut interdite par le Conseil de Castille sur les protestations du consul de France à Malaga (Aguilar Piñal, *Bibliografía...*, t. I, n° 809). L'abbé Barruel y est présenté comme aumônier du prince de Conti. La deuxième édition française (VIII-379 p.) avait été publiée à Londres en 1794.

³² *La Cour sainte* est accompagnée d'un portrait, au demeurant austère, du P. Caussin.

Génevois sont "un venin plus doux, mais plus nocif dans la mesure où il est embelli par les apparences de l'honnêteté et le lustre de la vertu".

Pour rendre le texte plus intelligible, les traducteurs les plus consciencieux multiplient les notes. Ainsi, le zélé Nicolas de Aquino le fait allègrement, tout en reconnaissant lui-même que ses notes personnelles sont longues et abondantes. Pour la deuxième lettre de Bergier, qui fait 34 pages, le traducteur rédige 44 notes qui représentent 25 pages de texte, en fin de chapitre; ce qui fait que les commentaires sont presque aussi longs que le texte traduit.

Les meilleurs traducteurs s'imprègnent en profondeur de la pensée de l'auteur de leur choix, comme le fait le jésuite Pedro de Peñalosa pour *La Dévotion au sacré-Coeur de Jésus* du P. Croiset; le titre "Avertissement du traducteur sur l'origine, les progrès, la traduction et l'importance de cette oeuvre" est en soi tout un programme.

La plupart des traducteurs sont conscients des difficultés de l'entreprise et ils l'avouent dans les prologues. Fr. Juan Interián de Ayala, le mercédaire qui traduit le *Bref catéchisme historique* de l'abbé Claude Fleury, se lamente en ces termes: "L'office de traducteur est peut-être le travail le plus pénible et le plus minutieux, étant donné qu'il est à la fois, sinon déprécié par tous, du moins pas vraiment reconnu par la majorité".

Traduire est une tâche difficile, car il faut "exprimer dans une langue différente des concepts étrangers et cela avec vivacité, acuité et force" (P. Lorenzo de las Casas). Comme le dit joliment le P. Lorenzo de las Casas, il faut "ajuster le costume à l'espagnole"³³. Cette formule qui est dans l'air du temps se retrouve dans la dédicace d'une traduction de *La Politique* de Bossuet à D. Fernando de Borbón: l'oeuvre est *vestida en el traje espanol*. Pour mener à bien cette entreprise, il faut donc posséder "le génie de deux langues", affirme avec justesse le P. Nicolás de Aquino, qui insiste sur la nécessité de donner aux phrases "l'âme authentique, sans altérer le style de l'original, ni priver les expressions de cette énergie que leur a donné l'auteur". Plusieurs traducteurs insistent sur cette notion d'âme de la langue espagnole, tel le mercédaire Alonso de Rubinos, spécialiste des *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*³⁴ de la duchesse de La Vallière: "En ce qui concerne cette version castillane, je me suis efforcé de lui donner toute l'âme qui correspond à notre langue".

Les problèmes sont innombrables, en particulier "les atours ravissants de la langue française" (P. Lorenzo de las Casas), ses idiotismes et "le poids sentencieux de ses périodes" (Fr. Nicolás de Aquino).

La traduction se doit d'être fidèle, intelligible et attractive. Pour qu'elle soit intelligible, le traducteur tantôt raccourcit, tantôt rallonge le discours originel. Lorenzo de las Casas, le traducteur du P. Senault, s'explique clairement dans ce domaine: "Tantôt, j'ai pris la liberté d'utiliser un hispanisme, pour exprimer un concept pour lequel l'auteur gaspillait plus de mots, et tantôt il m'a fallu plusieurs mots pour expliquer un concept que l'auteur rendait dans une phrase aussi élégante que brève".

Tout traducteur responsable doit proposer une version accessible et attractive, particulièrement par la jeunesse. Véritable gageure pour faire passer le très augustinien traité du P. Senault sur *L'homme criminel*; et pourtant, le traducteur relève le défi, en souhaitant que ce livre soit un moyen efficace "pour la jeunesse de notre Espagne, qui verra que les livres spirituels ne manquent pas d'attraits dont on ne peut se délecter qu'avec profit". Le traducteur espère que cette jeunesse perdra l'attrait des livres d'amour que sont romans et comédies.

³³ Senault, *El hombre reo*. Ouv.cité. Préface de 10 pages du traducteur, le P. Lorenzo de las Casas.

³⁴ La Valliere, *Reflexiones sobre la misericordia de Dios que escribió en francés Madama la Duquesa de La Valliere, después Carmelita Descalza...*, Madrid, M. Martin, 1759, 253 p.

Enfin, toute traduction doit être adaptée, surtout lorsqu'elle s'adresse à un public spécifique. Tel est le cas par exemple des catéchismes et le mercédaire qui traduit le *Bref catéchisme historique* de l'abbé Claude Fleury insiste sur les capacités limitées du lectorat.

Traduire est donc "cet art difficile" (Fr. Juan Interián de Ayala). Les difficultés culminent avec la poésie, ce qui ne décourage pas pour autant les traducteurs, comme on le voit avec *La Religion*³⁵, poème didactique de Louis Racine. A vrai dire, la prose lyrique de Chateaubriand ne pose pas moins de problème, comme s'en plaint le traducteur dans son avertissement : "L'oeuvre que j'offre au public présente dans son texte original de nombreuses difficultés pour une bonne traduction. Ses descriptions, ses comparaisons, ses images sont pleines de feu et de beautés, qui sont d'autant plus difficiles à traduire qu'elles sont enchanteresses". L'anonyme traducteur espagnol est un des premiers à comprendre la prose musicale du magicien de la langue française que toute une génération va d'ailleurs appeler l'Enchanteur.

Les avis des traducteurs d'ouvrages religieux sont donc une source majeure de l'art de la traduction. A partir des difficultés matérielles diverses, certains s'élèvent jusqu'à une réflexion, soit historique, soit philosophique, sur les langues, tels le P. José Francisco de Isla, la traducteur du P. Croiset :

"Nous les Espagnols, comme aussi les Français et les Italiens, nous devons faire moins de simagrées : parce que, en somme, d'où vient notre langue actuelle? D'un croisement du latin, du grec, du gothique et de l'arabe..."

Les traductions sont-elles fidèles? Y-a-t'il adaptation des titres et des contenus pour le public espagnol? Du côté des noms d'auteur, quelques hispanisations sont à signaler. Bourdaloue perd son e final, tandis que Nicolas Caussin devient Nicolás Causino. Peu de modifications à signaler dans les titres. Mentionnons par exemple les avatars limités du traité du P. Senault : son *Homme criminel ou la corruption de la nature par le péché selon les sentiments de saint Augustin* devient *El Hombre reo por el pecado*.

Sur le fond, plusieurs traducteurs insistent sur la fidélité, sur la conformité à l'édition originale et cette mention apparaît sur la première de couverture. Par exemple, la tardive traduction des *Instructions générales en forme de catéchisme* du P. Fr. Pouget³⁶, qui ne sont autres que le célèbre *Catéchisme de Montpellier*, fait référence à l'édition originale de 1702. Certains auteurs font un travail de filiation plus poussé; ainsi, D. Domingo Morico traduit les sermons de Bossuet, à partir des manuscrits conservés dans la famille du président Chazot³⁷. Comme il le dit dans son prologue, il a dû travailler sur des "feuilles volantes, très confuses, mal écrites, demandant des efforts particuliers pour ne pas se tromper dans la lecture... pleines de griffonnages, chargées de notations inter-linéaires d'une écriture très petite".

En revanche, nombre de traducteurs prennent des libertés qu'ils ont l'honnêteté d'annoncer. Vu les difficultés intrinsèques à la prose de Chateaubriand, *Le Génie du Christianisme* ne peut être qu'une traduction "libre". *El retiro de las damas* (seulement 166 pages) est annoncé comme "sommairement tiré" de l'oeuvre du jésuite Guilleré. En prologue, le traducteur précise qu'il s'agit d'un "bref résumé... parce que la traduction

³⁵ Luis Racine, *La Religion, poema, traducido del francés en verso castellano por D. Antonio Ranz Romanillos, doctor en ambos derechos*, Madrid, Imprenta, real, 1786, 289 p. Il s'agit d'une traduction tardive. Il est précisé que ce poème a été déjà traduit en anglais, en allemand et en italien.

³⁶ Francisco Pouget, *Instrucciones generales en forma de catecismo, traducidas con acuerdo de D. Fr. Lorenzana, arzobispo de Toledo, pr D. Fr. de Escartín y Carrera*, Madrid, Imprenta Real, 1784.

³⁷ D'après Morico, l'évêque de Troyes avait hérité des sermons de Bossuet. Les documents seraient ensuite passés au neveu de l'évêque, le président Chazot.

rigoureuse serait fatigante avec le poids d'un volume moyen". Pour Barruel également, on se contente d'une "traduction libre adaptée au style et à la spécificité de notre langue".

Mais rares sont les traducteurs qui précisent les modifications introduites. Le P. Lorenzo de las Casas, spécialiste de Senault, appartient à cette minorité scrupuleuse. Il reconnaît que celui qui s'avisera de comparer l'original à la traduction trouvera souvent "de réelles dissonances" et "des phrases entières supprimées". Ce n'est pas étourderie de sa part, précise-t-il, mais le fruit d'une "réflexion chrétienne et attentive". Le très augustinien traité du P. Senault, supérieur général de l'Oratoire, est une oeuvre forte du XVII^e siècle, mais la dérive janséniste de nombreux fils spirituels de Bérulle n'est pas ignorée au siècle suivant; aussi, le traducteur n'hésite-t-il pas à supprimer "de nombreux passages scabreux", portant d'une part sur la grâce et la liberté, d'autre part sur les vertus morales des infidèles. Cette censure spontanée se fait à la grande satisfaction de Fr. Diego Tello Lasso de la Vega, mercédaire qualificateur du Saint Office, qui vante par ailleurs l'excellence de la traduction: "Notre traducteur a purgé de ces nocives humeurs le corps magnifique de *L'Homme criminel*... Il n'a rien changé, il a expurgé, illustré les sentences comme il le fallait, sans que l'oeuvre ne perde en rien l'élégante candeur de son éloquence".

Pour une vingtaine d'ouvrages, la confrontation méthodique des originaux français de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux et des traductions conservées à la Bibliothèque Nationale de Madrid nous a permis d'apprécier la qualité très réelle des traductions. La structure des oeuvres est totalement respectée, et les traductions qui ne sont pas annoncées comme une refonte sont fidèles. Prenons par exemple la traduction de Senault; on peut certes regretter une erreur grave de traduction - ou une coquille - pour le premier traité: en effet, "Du péché originel et de ses effets" devient *Del pecado original y de sus defectos*. Pour ce qui est du texte, on peut remarquer que les phrases sont souvent cassées, sans que le sens en soit pour autant modifié.

Nous ne pouvons donc qu'insister sur la compétence des traducteurs, qui sont pour la plupart des ecclésiastiques dûment motivés, qui dédient leur oeuvre à d'illustres protecteurs, au premier rang desquels se trouve la Vierge. Ce sont des jésuites, des mercédares, des minimes, des prêtres séculiers membres d'Académies, tous clercs ayant fait de solides études.

*

* *

Ces quelques pages n'ont évidemment pas épuisé le phénomène. Son ampleur statistique est évidente, même si rapportés à la masse des publications, rééditions d'oeuvres castillanes antérieures au XVIII^e siècle et publications nouvelles mêlées, les pourcentages seraient moins élevés. Il n'en reste pas moins que l'activité de traduction est, pour les gestionnaires de la culture espagnole, fondamentale; que la France est de loin le pays avec lequel les flux sont les plus abondants; que le religieux est le point fort des échanges culturels entre la France et l'Espagne au XVIII^e siècle. Les deux premières conclusions étaient attendues, la troisième beaucoup moins.

Ceci posé, nous n'avons fait que déblayer le terrain. De quelle religion s'agit-il? Nous sommes en état de décrire en gros la demande espagnole, la manière dont elle sélectionne au sein de la production française; beaucoup moins bien la réception de ces oeuvres en Espagne, leur digestion par la culture espagnole. Une étude fine des distorsions induites par la traduction, une prosopographie des passeurs, le suivi de la diffusion, de l'usage fait de ces publications par les auteurs, les pasteurs et les fidèles espagnols restent à faire, une mise en perspective dans le cadre général des échanges culturels européens sera en outre essentielle pour calibrer effectivement le phénomène. Celui-ci en tout cas, pour l'Espagne, est fondamental.

Résumé

Les traductions représentent en Espagne, à la fin du XVIII^e siècle, à l'issue d'une forte hausse tout au long du siècle, près du quart des publications nouvelles; les traductions du français la moitié de l'ensemble des traductions; les ouvrages religieux près de la moitié des traductions du français. C'est dire le poids du phénomène. La France des Lumières exporte du religieux. Le choix est sélectif: prédications, grandes oeuvres pastorales de dévotion - salésianisme, Année sainte... -, ecclésiologie, une dose prudente de controverse contre le Lumières à la fin du siècle. Les oeuvres sont adaptées, mais semblent globalement correctement traduites. Reste à étudier les mécanismes du choix et surtout la réception de ces oeuvres.

Philippe Loupés, Temiber, prof. Bordeaux III
Jean-Marc Bouigues, Temiber, prof. Bordeaux III
Jean Pierre Dedieu, Temiber, directeur de recherches CNRS

Tableau 1. Les traductions du français dans la production imprimée espagnole du XVIIIe siècle - Nombre d'éditions

Source: Base Nicanto - Aguilar Piñal (Francisco), *Bibliografía de autores españoles del siglo XVIII*, Madrid, CSIC, 1981-1995, t. I - VIII

	Nb. ttl éditions	Nb.ttl. trad.	% trad. éditions	Nb. trad. fr.	% trad. fr / ttl. trad.	Nb. trad. relig. fr.	% trad. relig. / ttl. trad. fr.
1700-1709	762	21	2,76%	6	28,57%	2	33,33%
1710-1719	859	27	3,14%	11	40,74%	8	72,73%
1720-1729	1151	50	4,34%	21	42,00%	10	47,62%
1730-1739	1505	105	6,98%	40	38,10%	20	50,00%
1740-1749	1441	102	7,08%	47	46,08%	20	42,55%
1750-1759	1584	134	8,46%	66	49,25%	26	39,39%
1760-1769	1768	185	10,46%	73	39,46%	26	35,62%
1770-1779	1418	296	20,87%	212	71,62%	103	48,58%
1780-1789	2269	511	22,52%	278	54,40%	114	41,01%
1790-1799	2062	489	23,71%	237	48,47%	75	31,65%
Total	14819	1920	12,96%	991	51,61%	404	40,77%
1800-1804				132		17	12,88%

Tableau 2. Traductions du français par matières - Nombre d'éditions

Source: Base Nicanto - Aguilar Piñal (Francisco), *Bibliografía de autores españoles del siglo XVIII*, Madrid, CSIC, 1981-1995, t. I - VIII

	Inconnu	TF-C	TF-D	TF-E	TF-H	TF-J	TF-L	TF-M	TF-R	TF-T	TF-W	TF-X	Total
Inconnu		1		1	1				1	9			13
1700-1704								1	1				2
1705-1709			2	1					1				4
1710-1714								1	3				4
1715-1719				1		1			5				7
1720-1724				1			1	2	2				6
1725-1729	1	2	1	1	1		1		8				15
1730-1734			1		3			1	9				14
1735-1739		1	2	1	7		2		11			2	26
1740-1744		2	7		4	1	1		14	1	2	1	33
1745-1749	1	1		1	2	1		1	6			1	14
1750-1754		4	1	8	3			5	14	5			40
1755-1759		3		2	2	2	1	1	12		2	1	26
1760-1764	1	2	3	4	4	1	1	1	7	3			27
1765-1769	1	1	1	5	4	3		4	19	4	3	1	46
1770-1774	1	4		16	4	4	1	10	32	4		3	79
1775-1779	1	5	3	8	5	4	3	7	71	21	4	1	133
1780-1784		9	2	6	7	6	4	10	39	3	10	2	98
1785-1789	1	10	14	12	10	10	10	19	75	7	12		180
1790-1794	1	8	8	8	9	5	11	12	49	15	5	2	133
1795-1799	2	5	1	8	9	8	15	11	26	16	3		104
1800-1804		12	2	19	5	8	13	21	17	33	1	1	132
Total 18e	10	57	46	83	74	46	51	85	403	79	41	14	989
Total	10	70	48	103	80	54	64	107	422	121	42	15	1136
% 18e S.	1,0%	5,8%	4,7%	8,4%	7,5%	4,7%	5,2%	8,6%	40,7%	8,0%	4,1%	1,4%	100,0%
% total	0,9%	6,2%	4,2%	9,1%	7,0%	4,8%	5,6%	9,4%	37,1%	10,7%	3,7%	1,3%	100,0%

Légende:

TF-C: Sciences

TF-D: Droit, science politique

TF-E: Economie politique, technique

TF-H: Histoire

TF-J: Pédagogie, enseignement, manuels pour l'éducation de la jeunesse

TF-L: Littérature

TF-M: Médecine, hygiène et santé publique

TF-R: Religion, théologie, droit canon

TF-T: Théâtre (théorie et œuvres)

TF-W: Philosophie, morale laïque

TF-X: Art militaire